

JOURNAL INDEPENDANT

H. BERTHELOT & CIE., EDITEURS, 25 ET 27, RUE DES FORTIFICATIONS

FEUILLETON DE LIROQUOIS

LE CAS DE MME RAMELOT

— Oui, monsieur le juge de paix, disait en gesticulant Mme RameLOT, je demande contre M. Marius Maboul, sculpteur, ici présent, dix mille francs de dommages intérêts... et puis aussi de la prison... beaucoup de prison... Ah j'aimerais bien de la prison !

M. Plingard, juge de paix du huitième arrondissement enfonce sa calotte sur sa tête, assura ses lunettes à branches d'or, et ne put s'empêcher de sourire en regardant la grosse dame coiffée avec des boucles—comme les portraits de la reine Marie-Amélie—qui s'agitait devant lui, tandis que le peintre Marius, un grand barbu décoré, se pinçait les lèvres pour ne pas céder.

— Ma bonne dame je n'ai aucun pouvoir pour condamner qui que ce soit à la prison.

— Tant pis ! Alors, je réclame vingt mille francs—et ce n'est pas cher—car la guillotine ne serait pas trop pour punir de pareils scélérats.

— Soit ; j'accepte la guillotine, dit Marius avec flegme.

Pardon intervient M. Plingard, toutes ces facéties sont évidemment très spirituelles, mais je ne suis pas ici pour perdre mon temps. Veuillez donc, madame, expliquer vos griefs et soyez brève.

— Oui, monsieur le juge, je vais être brève et tellement brève que vous vous direz par devers vous :

— Ah ! j'ai souvent vu des femmes brèves mais jamais je n'en ai vu d'aussi brèves que Mme RameLOT.

— Voulez-vous, oui ou non, arriver au fait ? Sans cela je lève la séance.

— Voilà, monsieur le juge. Vous êtes vif comme mon défunt. Un

vrai salpêtre. Il faut d'abord vous dire que je m'appelle Caroline RameLOT, et que je tiens le chalet de nécessité des Champs-Élysées. Jolie vue, air pur, perspective ombreuse. L'été, on vient chez moi par plaisir. On entend à deux pas la musique de l'Alcazar et des Ambassadeurs, et les refrains d'Elise Faure et de Paulus se mêlent le soir aux murmures du... vent dans les branches. L'année dernière, on avait ordonné à un clubman très élégant d'aller passer un mois à la campagne. Eh bien ! il s'est installé à mon premier étage, et il s'en est très bien trouvé.

— Mais, sambleu ! madame, revenons à la question !

— Il faut bien vous expliquer qui je suis, afin que vous sachiez que vous avez affaire à un commerçant honorable et patenté.

— Oh ! elle a tous ses papiers, intervint Marius.

— Donc, il y a quelque temps, j'étais en train de fermer mon établissement : il était environ dix heures du soir. Vous me direz que pour Paris c'est un peu tôt, mais l'hiver, les Champs-Élysées ne sont pas animés, les pratiques sont rares, et puis quand j'ai passé ma journée dans mon chalet, j'ai besoin de m'aérer un peu.

— Je comprends ça, approuva M. Plingard.

— Donc voilà monsieur qui arrive comme un fou et qui me crie : " Ne fermez pas ! madame, j'ai deux mots à vous dire. D'ailleurs, je ne serai pas long et je paierai, si vous le désirez, double taxe. — Monsieur, lui dis-je, j'ai des principes. Vous m'offririez vingt sous que je ne changerais pas l'heure de ma fermeture. Dix heures l'hiver. Onze heures l'été. Il faut de l'ordre dans une maison. D'ailleurs, ajoutai-je vous pouvez pousser jusqu'à la Madeleine ; j'ai là une collègue (celle qui a la spécialité de la noblesse et de la grande vie) qui veille jusqu'à une heure. — Deux

francs, trois francs, quatre francs. Tenez, cent sous ! me cria-t-il d'une voix altérée. " Je restai inexorable. Comme je vous l'ai dit, j'avais besoin de m'aérer. Voyant enfin que je ne cétais pas : " C'est bien, murmura-t-il, en me menaçant du doigt, vous entendrez parler de moi, vieille Récamier. " Il a dit : vieille Récamier ! Et il partit en courant dans la direction de la rue Royale.

— Pourquoi vieille Récamier ?
— Je retire le mot dit Marius... d'autant plus qu'il n'est nullement justifié, mais je souffrais tant ! Constatez, d'ailleurs en passant la barbarie du procédé.

— J'avais complètement oublié cette aventure lorsque ces jours derniers, voilà monsieur qui se présente de nouveau chez moi, grave, bien mis, décoré, une belle barbe, l'air d'un inspecteur. Je ne le reconnus pas. Sans cela... Mais je n'avais aucune méfiance. Il examine tout d'un air entendu, entre dans les petits salons, fait jouer les réservoirs, etc., etc., et en même temps il prenait des notes sur un calepin à coins d'or. J'étais très intriguée, mais j'éprouvais comme une certaine crainte respectueuse — sans doute un pressentiment de ce qui allait m'arriver. Enfin il campe son legnon sur ses yeux et me dit d'un air important :

— M. Sadi Carnot, le Président de la République, viendra demain à trois heures visiter l'exposition de l'Union des femmes peintres et sculpteurs. (C'était vrai, je l'avais lu dans le Petit Journal, cela me mit tout de suite en confiance.) Alors continua-t-il, le Président a des habitudes très réglées ; pour rien au monde, il ne changerait quoi que ce soit à son régime quotidien, et c'est grâce à la régularité de ses fonctions qu'il a su garder non seulement sa bonne santé, mais prendre la haute place qu'il occupe dans le monde politique. L'Administration m'a donc envoyé

en éclaireur pour m'assurer si tout marchait bien dans notre établissement : je dois vous dire, madame, que je suis fort satisfait. (J'éprouvai un vif sentiment d'orgueil.) Il est donc plus que probable que vous recevrez demain l'auguste visite du président de la République, aux environs de trois heures et vingt à trois heures vingt-cinq. Malgré la régularité admirable à laquelle je faisais allusion en commençant, nous ne pouvons pas précéder à cinq minutes près. Je ne vous dis pas plus. "

Là-dessus, le monsieur décoré referma son calepin, me salua et partit.

Je restai comme brisée d'émotion. M. Carnot, chez moi ! Un tel honneur ! Depuis trente-cinq ans que j'exerce jamais je n'avais reçu le chef de l'État. Cependant l'empereur était venu bien souvent aux Champs-Élysées, M. Thiers aussi, et le maréchal de Mac-Mahon et M. Grévy — j'aurais reçu ce dernier pour deux sous au lieu de trois s'il avait désiré ; — vous comprenez, cela pose une maison de pouvoir dire ; Fournisseur ordinaire du président de la République. Bref, je nageais dans la joie.

* * *

Le lendemain, je ne lésinai pas : sans hésiter, je pavais les fenêtres de mon établissement. Partout, des drapeaux tricolores — ça et là un drapeau russe — fusées en faisceaux autour d'un magnifique caisson avec R. F. en or sur fond de gueules. C'était un bel effet. Audessus de mon comptoir orné de deux bouquets — mimosa et chrysanthème — j'accrochai la photographie en pied du Président sanglé dans ce frac impeccable qui lui va si bien. Puis j'endossai la robe en soie noire de mon mariage : je mis mon bonnet vert, avec des co-

Suite sur la quatrième page

Conditions d'abonnement

Pour le Canada et les Etats-Unis
port compris :

UN AN 50 cents
SIX MOIS 25 cents
LE NUMÉRO 1 cent

Payable invariablement d'avance.

Le Journal est vendu 8 cents la douzaine
aux agents.

On ne prend pas d'abonnement pour la
ville de Montréal.

On peut obtenir le Journal, servi à domicile,
au mois, à la semaine et au numéro des di-
vers vendeurs et porteurs de journaux.

Toute communication ou envoi d'argent
devra être adressé à F. X. LESSARD, gérant,
No 37 rue des Fortifications ou à la boîte 1751,
P. O.

H. BRITHELOT & Cie, Editeurs.



MONTREAL, 21 JUN 1890

Le peuple pleure, il veut son
Castoria.

La deuxième persécution

La première persécution a eu lieu
en 1886, mais ses terreurs n'étaient
rien en comparaison de celles de
la deuxième.

Le nombre des martyrs en 1890
a excédé de beaucoup celui de 1886
sous le proconsul Mercier. Celui-ci
avait poussé les Iroquois à infliger
des supplices d'une barbarie raffi-
née à leurs ennemis.

Le martyr de saint Champagne
à Hochelaga, celui de saint Tur-
cotte à Trois-Rivières et celui de
saint Taillon dans Jacques-Cartier,
resteront à jamais mémorables.

Pauvre Champagne, il a été frap-
pé au moment où il s'y attendait
le moins.

Le Champagne frappé est devenu
flat, et il a été converti en un vil
cidre.

Le martyr de saint Taillon ne
nous a pas surpris. Il y a un mois,
l'Iroquois lui faisait présager le
malheur qui devait lui arriver.

Saint Turcotte avait promis des
abattoirs à Trois-Rivières. Les Tri-
fluviens l'ont choisi pour la pre-
mière victime qui devait y être
abattue.

Saint Beaugrand est mort dans
les tourments les plus affreux.
Rainville, le plus féroce des Iro-
quois de Montréal lui a enlevé son
scalp de la manière illustrée dans
notre dernier numéro.

Le martyr de saint Pelletier dans
Laprairie n'a surpris personne
après la note de L'Iroquois disant



SUPPLICES HORRIBLES DES MARTYRS DU 17 JUN 1890.

Cruautés barbares exercées par les Iroquois pendant la deuxième
persécution.

qu'il allait succomber à une atta-
que de bédardite aigüe.

Dans Soulanges saint Cornellier
a perdu son cuir chevelu tel que
prédit dans notre premier numéro.

Saint Faucher, le compagnon de
saint Beaugrand en ferblanterie
exotique, a subi le martyr avec un
courage héroïque.

Saint Fortin a été écrasé sous le
poids du Table Rock roulé par Le-
blanc dans le comté de Laval.

Saint Logris, dans le comté de
Maskinongé, est mort dans un sup-
plice affreux. Lessard l'a fait geler
sur des blocs de glace en présence
de tout le peuple.

L'espace nous fait défaut pour
relater aujourd'hui les détails des
supplices infligés par les Iroquois
aux malheureux qui sont tombés
sous leurs tomahawks pendant la
journée du 17 juin.

Nous reviendrons sur ce sujet
dans notre prochain numéro.

Lorsque votre médecin vous don-
nera une prescription portez-la à
la pharmacie modèle d'Armand
Boyer, coin des rues St-Laurent et
Craig. Là vous êtes sûr qu'il ne se
commettra jamais d'erreur. Le
propriétaire qui a une longue ex-
périence dans son commerce, fait
une spécialité de la manière de
remplir les ordonnances de la fac-
ulté.

La bénédiction de M. Mercier

La semaine dernière il a paru
dans les journaux officieux une
note disant que le premier ministre
de Québec allait recevoir par le
prochain courrier une bénédiction
de Rome pour son gouvernement.

L'Iroquois s'en doutait depuis
longtemps. Pour intéresser ses lec-
teurs il leur donne aujourd'hui
toute la correspondance à ce sujet
échangée entre M. Mercier et les
autorités romaines.

Le 13 juin, le premier ministre a
adressé la dépêche suivante à son
agent à Rome.

" Elections approchent. Obtenez
moi autre bénédiction pour gou-
vernement. Ça prend dans le peu-
ple."

Il a reçu le même jour la réponse
suivante de son agent :

" Bien fâché. Pas capable obte-
nir audience du Saint Père qui est
indisposé.

Suis en bons termes avec le be-
deau de l'église Saint-Pierre de
Rome. Pensez-vous qu'il puisse
faire l'affaire ?"

M. Mercier a répondu à ce télé-
gramme " O. K."

Le courrier européen a apporté
une bulle signée par le bedeau de
Saint-Pierre. Voici le texte du do-
cument avec sa traduction.

" Ne enfiwepisti in electioni-
bus oportet facere accedere populo
canadensi te esse homo Providen-
tia. Populus satis jobardus est pro
avalare omnes coulevres quos pre-
sentabis illi. Rappellabis ei factum
quod tu essolis ministrus qui fecit
aliquam chosam pro religioni in
paysa tuo quando reglavisti ques-
tionem bonorum Jesuitarum.

Oportet populus sachet Honorius
Mercierus non est parvulus per-
sonnagus in Româ et omni mem-
bri Sacre Collegie faciunt ma-
gnum casum ill's t. Monstra electo-
ribus provincie tue quod tu non
es manchottus. Dic ei: Poto ha-
bere de Româ unam benedictionem
pro governo meo quando bono-
rum me semblat, quia sum homo
providentia. Si Joannes Baptistus
dubitat parole tue, exhibe ei istam
epistolam in qua dono tibi bene-
dictionem meam.

(Signatus) CRISPINUS,
Bedaudus Sancti Petri.

Traduction.

Afin de n'être pas enfiwépé
dans les élections il faut faire ac-
croire au peuple canadien que tu
es l'homme de la providence. Le
peuple est assez jobard pour avaler
toutes les coulevres que tu lui
présenteras. Rappelle-lui le fait
que tu es le seul ministre qui a
fait quelque chose pour la religion

dans ton pays quand tu as réglé la
question des biens des Jésuites.

Il faut que le peuple sache que
Honoré Mercier n'est pas un petit
personnage à Rome et que tous les
membres du Sacré Collège sont un
grand cas de lui. Montre aux élec-
teurs de ta province que tu n'es
pas manchot. Dis lui: Je puis
avoir de Rome une bénédiction
pour mon gouvernement quand
bon me semble parce que je suis
l'homme de la Providence. Si Jean-
Baptiste doute de ta parole, exhibe
lui cette lettre dans laquelle je te
donne ma bénédiction.

(Signé) CRISPIN,
Bedeau de Saint-Pierre.

New-York a son Eden Musée,
mais Montréal lui donne le pion
par le musée de Frank Labelle,
No 65, rue Bleury, qui renferme
plus de cinquante curiosités appor-
tenant aux règnes animal, végétal
et minéral. Un restaurant de pre-
mier ordre est attaché au musée.
Il faut voir cette place pour s'amu-
ser pendant une heure.

LES CLOCHES POLITIQUES

Il n'y a pas un endroit dans tout
le Canada où il se fait plus de po-
litique de clocher que dans la ville
de Saint-Athanase, comté d'Iber-
ville. Dans le clocher de l'église
paroissiale il y a deux cloches
ayant à peu près le même poids et
la même sonorité. L'une d'elles a
été produite par une souscription
organisée il y a vingt-cinq ans par
feu M. Alexandre Dufresne, dépu-
té au parlement. Cette cloche est
connue dans la ville sous le nom
de Cloche des Rouges. L'autre, a
été un cadeau fait une couple d'an-
nées après par les conservateurs de
la localité. Elle est toujours dési-
gnée sous le nom de la Cloche des
Bleus. Chaque paroissien connaît
le son particulier de ces cloches.

Lorsque le bedeau sonne un bap-
tême ou les glas d'un trépassé, le
citoyen de Saint-Athanase dit aux
amis qui sont en visite chez lui:
Tenez, il vient de naître un petit
bleu, ou c'est un rouge qui vient
de passer ses chèques. La chose est
comprise là-bas. Un conservateur
en payant pour faire sonner une
cloche désigne toujours celle de
son parti. Le libéral agit de même.
Quant aux indépendants, ils sont
censés faire sonner les deux clo-
ches s'ils sont assez riches pour se
payer ce luxe.

Le proverbe Qui n'entend qu'une
cloche, n'entend qu'un son, n'a
plus cours à St-Athanase. Quand
on y entend qu'une cloche, cela
signifie quelque chose.

AVIS AUX ELECTEURS

Tous les électeurs qui, après
l'élection, auront voté en faveur
du candidat heureux dans leur
division auront le droit comme
par le passé d'acheter leurs cigares
à moitié prix chez le VRAI BRAZEAU
47 rue St-Laurent. Ils auront ain-
si pour 5 cts les cigares suivants
valant 10 cts. *El Padre, Crème, Cru-
sador, Article, Flor Fina, etc., etc.*

LE BROCHET

Dans la superbe propriété de Nogent-le-Gâteau, M. le marquis de Saint-Cucufa possédait un étang d'ont l'eau bleue était sillonnée d'argent par des myriades de poissons. Il vendait ses carpes, l'animal, aux pauvres gens du voisinage et, chaque année, à pareille époque, soutirant artificiellement une partie de l'onde du bassin, il les faisait méchamment saisir par un tas de rustres dont il surveillait lui-même les opérations avec le plus grand soin.

C'était une façon de fête dans le château que ce desséchement partiel du lac et Madame la marquise ne manquait pas d'inviter à ce spectacle toutes les mijaurées de sa connaissance, une poignée de châtelaines qui venaient pousser sur la rive des cris d'admiration en éventant leurs muscaux et en se recoquevillant sous leurs ombrelles comme des limaçons taquinés par un chat.

Le plus habile des paysans employés à cette maritime enquête était assurément Thomas Lebouseux, un gaillard très malin et le plus redoutable braconnier de la localité. M. de Saint-Cucufa ne manquait jamais de recourir à lui pour le grand acte de justice domaniale dont j'ai parlé plus haut. Et cependant il savait, à n'en pas douter, que Thomas profitait de la circonstance pour lui voler les plus belles pièces de l'étang se les appropriant. Il avait donc résolu de le soumettre à une surveillance tout à fait particulière.

Une fois la pêche achevée, tous les hommes qui y avaient pris part devaient défilier sous l'œil méfiant du maître. Le petit état-major féminin de Madame la marquise, groupé sur un monticule, achevait de donner à cette revue un air tout à fait militaire et comme un aspect de grande manœuvre. Trois ou quatre laquais s'essouffant dans des trompes de chasse faisaient une diabolique musique à cette curée aux flambeaux. Car c'était seulement à la fin de la journée qu'avait lieu cette princière cérémonie. Tandis que les poissons agonisaient sur l'herbe avec des soubresauts étincelants, nos gaillards passaient un à un, montrant leurs mains et leurs blouses vides et saluantes, après, correctement la compagnie.

Or, Thomas Lebouseux, qui connaissait cette mode, ayant pris aux nageoires un admirable brochet et, bien résolu à le conserver pour sa propre table, — car vous savez qu'un beau brochet cuit au bleu et mangé froid à l'huile est un mets très supérieur aux lentilles d'Esau, — eut un trait de génie. Se souvenant qu'on se présentait de front au général inspecteur, il glissa l'animal, par derrière, dans le fond large et ballottant de sa culotte de toile, dont les jambes, s'entoutillant dans les lourdes tiges de ses bottes, fermaient toute issue au captif. Après quoi il évita soigneusement de s'asseoir du reste de la journée. Car vous pensez bien que le brochet, qui est rancunier et doué d'une redoutable mâchoire, n'eut pas manqué de imprimer ses



LA VICTOIRE DE MERCIER

LA VICTOIRE. — Eh bien, oui mon cher Honoré, c'est encore moi !! Tu vois que j'ai profité depuis quatre ans.

MERCIER. — Fais donc attention, chère, tu es trop grosse, tu m'écrases.

dents aiguës au plus charnu de sa personne. Et elles y fussent entrées comme des épingles dans une pelote.

Le pauvre diable avait sans les mesures spéciales dont il devait être l'objet. Quand il eut, comme tous les autres, exhibé le devant de son individu, ouvert ses larges pattes et secoué les pans de de sa jaquette :

— Retournez-vous ! lui dit M. le marquis de Saint-Cucufa, d'une voix qui ne souffrait ni la désobéissance ni la réplique.

Thomas Lebouseux fit ce qui lui était commandé.

Mais par un hasard qui n'était peut-être après tout qu'un châtiement de Dieu, le brochet, qui commençait à trouver le temps long dans la culotte du maraudeur, se mit à s'y frotter, roulant comme une couleuvre et menaçant d'en effrondir la couture postérieure.

Toutes ces dames poussèrent un cri en ramenant leurs éventaillés sur leurs muscaux et en se ratatinant sous leurs ombrelles.

— C'est une horreur ! s'écria la marquise de Saint-Cucufa en se bouchant le nez.

— Malpropre ! hors d'ici exclama le marquis, pris d'une inconcevable colère.

Tout le monde crut, en effet, que l'émotion ayant pris le malheureux Thomas au ventre, comme il arri-

ve souvent, une cataracte foraine venait de déclarer dans son pantalon.

Lui, sans demander son reste, s'enfuit avec son brochet, dont, il fit, le jour suivant, un délicieux déjeuner. Car c'était une âme sans vergogne et sans délicatesse.

Cependant le marquis, ayant médité le cas, fut le retrouver le lendemain.

— Tu as été hier bien inconvenant devant les dames, lui dit-il, avec un accent dont la feinte douceur m'était pas sans amertume, mais tu es bien heureux !

— Excusez-moi, monseigneur, répondit le croquant, mais l'eau froide me fait toujours cet effet.

M. le marquis de Saint-Cucufa savait ce qu'il voulait.

Il rentra chez lui et, depuis ce jour-là, l'hydrothérapie la plus glacée n'a pas de plus forvent disciple que lui. Il attend ! il espère !

ARMAND SILVESTRE.

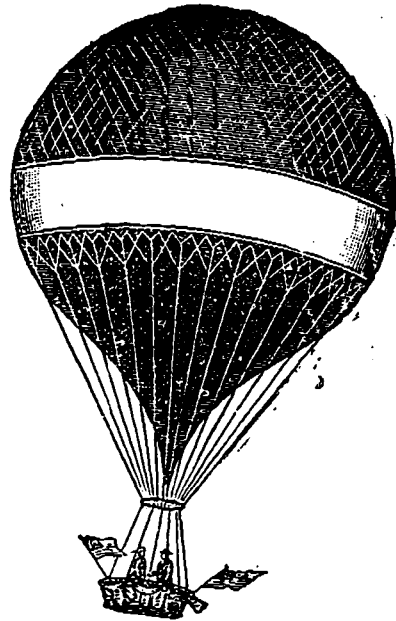
Ce qui manquait à Montréal est un magasin où l'on pourrait acheter les meilleurs tabacs Canadiens. Cette lacune est remplie par MM. Brazeau & Leduc, rue Craig, deuxième porte de la rue St-Laurent, dans le magnifique bâtiment de Mme Fabre. Leur tabac canadien est O. K. No 1 garanti.

Les bonnes fourchettes de Montréal, les palais les plus blasés et les gastronomes les plus difficiles disent qu'il n'y a qu'un endroit où l'on puisse savourer les douceurs d'une cuisine véritablement française. C'est au Restaurant Duperrouzel, côte St-Lambert, coin de la rue St-Jacques.

**

PARC SOMMER

Dimanche après-midi (22 juin) de 3 à 4 heures,
Grande ascension libre en ballon



par le célèbre aéronaute américain C. YOUNG qui a fait au-delà de 400 ascensions libres et 200 descentes avec parachutes.

Le soir, Grand Concert par la Bande de la Cité et les artistes Belzes.

Concert par le Harpiste Italien Signor Romanelli.

Admission, 10 cents.

LA LOTERIE

De la PROVINCE DE QUEBEC

AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE.

Etablie pour des fins d'utilité publique, telles que Centre d'Instruction et la Société St-Jean-Baptiste de Montréal.

Tirages mensuels pour l'année 1890

A partir du mois de Juillet

9 Juillet, 13 Août, 10 Septembre, 8 Octobre, 12 Novembre, 10 Décembre.

3134 LOTS

Valeur \$52,740.00

GROS LOT

Valant \$15,000.00

PRIX DU BILLET - \$1.00

11 BILLETS POUR \$10.00

Demandez les circulaires.

LE GERANT,

S. E. Lefebvre

No 81, rue Saint-Jacques, Montréal

CANADA.

ques en dentelles ; j'allumai dans chaque salon des pastilles du sérail... des nuages d'encens... on se fût cru en plein conte des *Mille et une Nuits*... et toute frissonnante, installée gravement à mon poste, j'attendis l'heure indiquée... Je ne sais pas, monsieur le juge de paix, ce que vous avez à rire... je vous croyais un magistrat sérieux...

— Continuez, ma bonne madame Ramelot. Je vous fais toutes mes excuses de cet accès d'hilarité intempestif.

— Vous devriez bien rappeler à l'ordre l'inculpé qui est là à se tordre d'une manière bien indécente pour la justice.

...A partir de ce moment le drame commença. Bien attendu, je voulais que le sanctuaire restât parfumé, vierge de toute souillure, — et de même que l'on barre les rues dans lesquelles doit passer la voiture présidentielle, de même je crus des mon devoir d'interdire au public l'accès de mon établissement. Or, précisément, à partir de trois heures, c'est le moment du coup de feu. La digestion est faite. Les Champs-Élysées battent leur plein, comme animation. Le jardin est rempli d'enfants, de nourrices, de personnes respectables et âgées qui ne peuvent pas attendre. A tout ce monde-là, je refusai inexorablement ma porte. Ah ! monsieur Plingard, je vous assure qu'il me fallut ce jour-là avoir un cœur de bronze. Il y avait des vieux clients, — presque des amis, — qui venaient chez moi depuis plus de vingt ans. Ils me suppliaient, les larmes aux yeux, de les laisser pénétrer une minute, une seconde. Tout pâles, avec de petites gouttes de sueur qui perlaient sur leur visage décomposé par la souffrance, ils se jetaient à mes pieds et s'embrassaient mes genoux. J'étais inexorable, et bien que moi-même fut cruellement déchiré par cet affreux spectacle et que mon café au lait m'en restât sur l'estomac, je ne laissai rien voir de mon émotion.

Depuis l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à l'avenue Gabriel c'était une queue de pauvres être se roulant, poussant de cris plaintifs. En les évaluant à trois sous l'un dans l'autre...

— Comment l'un dans l'autre ?

— Oui, en bloc, si vous aimez mieux, je calculais mentalement que je réalisais une perte sèche d'au moins trente-cinq francs, mais, bah ! je pouvais bien faire ce sacrifice au petit-fils du grand Carnot, au digne descendant de l'Organisateur de la victoire. Enfin, sur ma demande, la police dispersa le rassemblement au moment où un malheur était à craindre, et où l'on allait peut-être enfoncer mes portes. Il était près de quatre heures. Et toujours pas de Président ! J'étais étonné, d'après ce que l'inspecteur m'avait affirmé de la régularité des fonctions... Enfin j'aperçois M. Carnot qui sort du Palais de l'Industrie. Eh bien monsieur le juge, vous allez bondir ! Il ne m'a pas seulement regardée, M. Carnot ! D'ailleurs, j'ai eu des renseignements par un de nos clients, le général Brugère... Le Président est très régulier, c'est vrai, mais son moment, c'est, huit heures du



UN BEAU POISSON

M. Jos. Lessard a pris le 17 juin un superbe maskinongé pesant 41 livres. (*Le Monde*.)

matin. Jamais dans la journée. Bref, M. Marius Maboul, le misérable ici présent, s'était indignement moqué de moi.

— Enfin, qu'est-ce que vous demandez ?

— M. Plingard, j'ai fait mon compte : drapeaux, fleurs, photographie, usure du bonnet vert, pastilles du sérail, pertes des pratiques — à trois sous l'un dans l'autre — déconsidération jetée sur mon établissement, mécontentement des clients... café au lait sur l'estomac, bref, je vous l'ai dit, je réclame vingt mille francs de dommages-intérêts. Vous avez beau bouffer, monsieur Maboul, vingt mille francs, pas un sou de moins.

— Eh bien ! ma pauvre dame, je suis désolé, mais je n'ai pas plus de pouvoir pour vous faire accorder une somme aussi forte que pour la prison. De plus, le délit ne me paraît pas très caractérisé... Bref, je me déclare incompetent.

— Ainsi, dit Mme Ramelot, rouge de fureur, vous ne pouvez rien faire pour moi ?

— Absolument rien.

— Ah ! c'est comme ça ! C'est ainsi qu'on rend la justice sous votre sale gouvernement. Eh bien ! apprenez que je vas lui envoyer une invitation à LUI, rue Dumont-d'Urville, avec ses entrées à vie ; oui, monsieur, à vie !! Et il viendra, car c'est un homme charmant. Vive Poulanger !

Et Mme Ramelot sortit, exaspérée, en lançant comme trait du Parthe ce cri factieux, qui retentit comme une protestation lugubre sous la voûte solennelle de la justice de paix du huitième arrondissement. POMPON.

Un amour au bal des Torquettes

C'était un soir de l'hiver de 1875. J'étais reporter au *Bien Public* et j'avais l'habitude pendant chaque veillée de tailler une bavette au poste central de la police avec les détectives et le sergent de service.

Ce soir-là le crime chômaît et par conséquent il y avait disette de nouvelles.

— Veux-tu un sujet d'article pour ton journal. Je suis libre ce soir et je puis te conduire toi à un bal, comme tu n'en a jamais vu de ta vie.

Celui qui me parlait était feu le détective Lafon.

— Oui, continua-t-il, si tu veux avoir du plaisir pendant une couple d'heures tu vas m'accompagner au bal des Torquettes.

— Où se donne ce bal-là.

— C'est dans une des grandes salles de la manufacture de tabac de McDonald. Je t'assure que tu rencontreras là quelques unes des plus jolies filles du faubourg Québec. Viens-tu ?

— All aboard pour le bal des Torquettes, répondis-je en mettant mon pardessus.

Je ferai un rapport de la soirée ça sera du nouveau pour mes lecteurs.

Une demi heure plus tard en compagnie du policier je fesais mon entrée dans le bal.

Un orchestre composé de cinq ou six musiciens italiens juchés sur une estrade, donnait le prélude d'un quadrille.

Une des plus grandes pièces de la manufacture avait été métamorphosée en salle de bal.

Les Drapeaux multicolores, des guirlandes de verdure, ornaient la salle qui offrait un joli coup d'œil.

Vous parlerai-je des toilettes ? Il y en avait de tous genres. Les robes des demoiselles présentaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les grecian bends qui étaient la grande mode du jour décrivait les saillies plus prononcées au-dessus des pullbacks faits avec des rubans dont les tons crus harponnaient la vue.

Ce que j'admirais surtout dans la toilette de ces dames était les souliers à talons hauts appelés *shoo-fly* agrémenté de larges boucles d'acier au milieu des rosettes.

Les colliers, les bracelets les chaînes, les pendants d'oreilles les épinglettes et les médaillons en simili-or étincelaient sous la lumière du gaz. Les cravates des messieurs étaient pour la plupart d'un rouge criard ou d'un bleu au ton chatoyant.

En faisant ma tournée d'inspection, je fus frappé par la beauté et la grâce minaudière d'une des danseuses. En la voyant je fus féru pour elle du sentiment le plus tendre. En la contemplant je tombai dans une douce rêverie, mon cœur commença à battre violemment par l'action du feu qui venait de l'envahir, j'éprouvai une constriction oppressive dans la poitrine, je me sentis monter un paquet de sang à la figure. Il ne fallait plus le dissimuler, j'étais amoureux fou de cette jeune fille.

Lorsque mes sens troublés eurent repris un peu de calme je demandai à mon compagnon de me trouver quelqu'un qui me présentât à cet ange. Ce fut l'affaire d'une couple de minutes. Un des contre-maîtres de la manufacture se chargea de la présentation et un quart d'heure après, je figurais dans un quadrille avec mon idéal au bras.

La danse finie, nous nous promenâmes dans la salle en nous disant ces banalités qui forment le fonds des conversations entre nouvelles connaissances.

Mon ange s'appelait Séraphine.

Elle me plongea dans un délicieux émoi en m'apprenant qu'elle n'était pas attachée à la manufacture de tabac, et que son occupation était celle de fleuriste.

Fleuriste, mon nouvel amour allait devenir plus poétique. Avoir pour amie une fleuriste, quel rêve pour un bohème. Je songeai à Mimi Pinson et à Musette de Murger.

C'était décidé, j'allais faire une fin en épousant une fleuriste.

J'allais couler des jours heureux et remplis de poésie avec ma charmante compagne.

Après avoir conversé avec celle-ci une vingtaine de minutes je lui demandai :

— Dites-moi donc, si il vous plaît mademoiselle, dans quel magasin préparez-vous vos fleurs ?

— Je ne travaille pas dans un magasin. Je suis fleuriste dans la manufacture de chaussures de Fogarty. Je fleuris les toe-caps des bottines en prunelle.

Ces paroles produisirent sur moi l'effet d'une douche d'eau glacée. Mon rêve s'évanouit et mon amour trépassa de mort subite.

Je sortis du bal des torquettes la mort dans l'âme. ASHBY.